

sarde, puis, déposa sa sœur, presque inanimée, sur un pauvre petit lit blanc...

— Mon Dieu ! cette scène l'aura tuée ! c'est à peine si le pouls bat...

Il appela une voisine. — Venez à notre secours, madame, ma sœur est bien malade.

On fut chercher un médecin ; il examina mademoiselle de Faventines.

— Cette jeune fille, dit-il, à André, est épuisée par les chagrins et les privations ; elle vient d'avoir une de ces secousses qui ne pardonnent pas, j'ignore laquelle, mais tout l'organisme est sérieusement ébranlé, d'autant qu'elle avait déjà une maladie de cœur ; je le connais, elle n'en guérira pas.

— Il est bien peu consolant, ce médecin, dit le pauvre André.

Le docteur ordonna quelques remèdes et se retira.

— Madeleine !.. ma sœur chérie !

— André, sais-tu pourquoi l'on m'attaquait ce soir?...

Enfin, n'en parlons plus, dit la jeune fille avec fierté. mais comment as-tu pu me trouver, mon frère?..

Le jeune homme lui raconta l'aventure.

— J'ai bien souffert, dit mademoiselle de Faventines, mais je ne m'attendais pas à une pareille insulte ; ce sera le dernier coup !

Elle porta la main à son cœur, qui, cette fois, battait à tout rompre.

André lui parla d'Yvonne, de Pierre, de Joseph, des sympathies de tous les Valentinois, sans en excepter ses amis de Paris, madame Diane et Jean Goujon. Les yeux de Madeleine se remplirent de larmes :

— Yvonne ! Pierre ! les Valentinois !.. je les aime tous.